Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 23

Artikel: Une idylle au fromage
Autor: Frédy
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225296

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dit le titre du roman. Le malheureux est obligé de se rendre, mais alors qu'il n'est plus temps ; quand le terrible insecte a accompli ses ravages, quand il est le maître du sol appauvri et déshonoré.

Rien de plus vrai que cette peinture.

Oui, nous sommes tous ainsi faits. Ce serait déjà un peu nigaud à nous de nous irriter contre le mal ; car nous ressemblons alors à l'enfant qui, s'étant cogné contre un mur, croit se venger de lui en lui donnant de grands coups de poing. La vraie philosophie consisterait à accepter la fatalité des choses et à subir de bon cœur ce qu'on ne peut empêcher.

Mais notre sottise est bien plus grande encore, car nous en voulons à ceux qui, pour nous rendre service, découvrent le fléau et nous excitent à le combattre et nous en apportent le remède.

Rappelez-vous ce qui s'est passé dernièrement dans ce même vignoble champenois. Aux premières taches signalées, on s'est ému ; on a dit aux vignerons de s'organiser, de s'entendre pour combattre l'ennemi. On leur a envoyé des savants, qui arrivaient avec tous les instruments de défense qu'avait fait imaginer une longue expérience de la malidie.

Cette maladie, Dieu sait qu'elle n'était point inconnue ; depuis longtemps toute la France en avait ouï parler, et des provinces ravagées tout entières avait poussé de tels cris qu'il eût fallu être sourd pour ne les avoir entendus. Les vignerons champenois ne vivent pas si loin de toute civilisation qu'ils n'aient jamais été avertis d'un désastre qui avait fait tant de bruit.

Eh bien ! avec une obstination aveugle et farouche, ils ont commencé par nier. Ils ont accusé les savants qu'on expédiait à leur secours de venir empoisonner leurs vignes ; ils les ont chassés ; ils les ont pillés et houspillés ; peu s'en est fallu qu'ils ne les tuassent. Et ils étaient ravis d'avoir montré tant de résolution. Ils étaient convaincus que le mal n'existait pas puisqu'ils en avaient nié l'existence.

Il a fallu en rabattre après. Il paraît que quelques-uns tiennent bon encore ; mais le plus grand nombre s'est rendu ; la nécessité leur a ouvert les yeux.

C'est le phylloxéra.

Mais voilà ! ils n'aiment pas qu'on leur en parle. Il leur semble que les journalistes, en leur disant qu'ils ont le phylloxéra, en propagent chez eux l'inquiétude, en popularisant les méthodes à l'aide desquelles ils arriveront à en triompher, accentuent encore le mal, comme le patient est enragé contre le médecin qui pose son doigt sur la plaie pour en déterminer l'étendue.

Ce pauvre M. Thomas ! il ne faut pas lui en vouloir ! C'était une autruche, une simple autruche. Mais ayons le courage de nous l'avouer. Nous avons tous des heures où, nous aussi, nous mériterions d'être comparés à cet oiseau stupide.

Francisque Sarcey.

LE CHEVEU

C'ETAIT après le café. Nous étions bien installés, au frais dans le petit salon et la conversation se déployait, fine et alerte, comme la fumée de nos cigarettes. Nous parlions de tout et de rien, en personnes savourant délicieusement les mille bruits du vent, des insectes et des oiseaux estompés par les volets mi-clos. A un moment donné, je ne me souviens plus à quel propos, l'entretien roula sur les ruses déployées par les amoureux traqués sans scrupules par des esprits curieux... ou médisants ! Et chacun y allait de sa petite histoire ou relatait tel exploit dont il avait été le héros. Alors, mon ami se tournant vers sa femme qui desservait la table :

— Te rappelles-tu, Juliette, le célèbre coup du cheveu ?

— Je pense bien que je m'en souviens, dit-elle dans un sourire malicieux... et comme honteuse, elle s'empressa de passer à la cuisine.

— Voilà ! reprit mon ami, répondant à la muette interrogation de mon regard, c'était au temps où je faisais la cour à Juliette. Tu sais qu'à ce moment-là, j'étais en pension à Lausanne. Je ne rentrais que le samedi et dame ! c'est long pour des amoureux, de rester comme ça une semaine sans se voir ! Alors, on s'écrivait, à peu près tous les jours... et quelles lettres ; Nous avions notre langage à nous et tout le dictionnaire nous paraissait insuffisant à nous donner le mot qu'il aurait fallu pour exprimer entièrement notre amour !

— Mais, ce cheveu... je ne vois pas très bien ?

— Attends, mon vieux, j'y arrive !... Juliette avait remarqué à certaines paroles, que sa petite sœur devait ouvrir les lettres. D'ailleurs, moi-même aussi, je m'en étais douté, à quelques-unes des pointes qu'elle me lançait, le dimanche, quand je venais faire ma petite visite. Je voulais en avoir le cœur net. Tu avoueras que c'était assez difficile de prendre le ou la coupable sur le fait ! Enfin, je mûris longuement mon affaire et un beau jour, sans aviser Juliette du tour que je méditais, je terminai ma lettre par ce post-scriptum :

« Je suis parfaitement d'accord avec toi, au sujet des indélicatesses dont nous sommes victimes. Il s'agit d'y couper court. Je vais employer un moyen qui risque bien de nous renseigner sûrement ! Dans la présente lettre, je glisse un cheveu, un de mes cheveux que tu aimes à voir flamboyer au soleil ! Alors, fais bien attention de ne pas le perdre. D'ailleurs, tu sais que je t'ai recommandé d'ouvrir toujours prudemment mes lettres. Dans ta prochaine, ne manque pas de me dire si tu l'as trouvé. »

— Alors, je pense que ta fiancée n'a pas trouvé trace de cheveu, que la personne qui aura ouvert la lettre... l'aura égaré et...

— Mais non, mon vieux ! Tu n'y es pas du tout ! Deux jours après mon envoi, Juliette me répondait qu'elle avait bien reçu ma lettre et qu'elle avait trouvé le cheveu, entre deux feuillets. Elle était bien contente de la tournure des événements et restait toute confuse d'avoir crû à une indiscrétion.

Quant à moi, j'étais très content de la parfaite réussite de mon stratagème... et navré d'être obligé de croire à une violation de notre correspondance. D'ailleurs, ma chère Juliette a bien dû se rallier à ma manière de voir !

— Mais... je ne sais pas si je déraille ou quoi, mais je n'y comprends plus rien ! Tu n'avais aucune raison de croire à une visite de ton courrier, puisque le cheveu y était !

— Mais, c'est précisément pour ça que mes soupçons se sont confirmé !

— ? ? ?

— Je n'avais point mis de cheveu dans ma lettre ! ! !

Et la femme de mon ami qui venait de rentrer, ajouta en riant :

— Tu sais, je lui pardonne de bon cœur, à cette petite sœur... quand je pense à la peine qu'elle a dû se donner pour trouver un cheveu de la couleur des tiens !

Benj. Guex.

UNE IDYLLE AU FROMAGE

HANSJOGGI, jeune Argovien de seize ans, décida, un beau jour, de se rendre dans la capitale vaudoise, pour apprendre le français. Ses parents espéraient qu'un séjour dans le beau Welschland le dégourdirait un peu, car Hansjoggi était une nature fruste, aux conceptions simples, plutôt taciturne, avec une tendance un peu trop marquée pour l'économie. Un cousin du même village, qui avait été en place pendant une année dans le canton de Vaud, lui avait dit avant le départ :

— Ecoute ! Si tu veux bien apprendre le français, ne cherches pas, dès le premier jour, la compagnie de tous les jeunes Suisses allemands que tu rencontreras, parce que, au bout de trois ans, tu en saurais autant que le jour de ton arrivée. Il te faut tout de suite te procurer une petite bonne-amie, un gentil « Schatzeli », mais qui ne sache pas un mot d'allemand. Avec elle, tu apprendras rapidement.

Notre jeune Argovien, muni de ces précieux renseignements et d'une malle bien garnie, arriva donc un beau matin à Lausanne, où il ne tarda pas à trouver une place chez un laitier-marchand de fromage. C'était un bon patron et Hansjoggi s'y trouva comme en famille. La patronne, qui savait quelques mots d'allemand, s'occupa de lui et fit en sorte qu'il n'eût pas trop le « Heimweh ».

Elle faisait semblant de fermer l'œil quand elle voyait le jeune Confédéré tourner autour de Rosine, sa fille, jolie et gentille brunette de quinze ans. La jeune Vaudoise se montrait plutôt indifférente envers Hansjoggi. D'abord, parce que celui-ci était un « rodzet ». Sa tignasse toujours ébouriffée tirait terriblement sur la carotte, qui est du reste l'emblème du canton d'Argovie. Lors même que le jeune homme ne comprenait pas, Rosine, les yeux pétillants de malice, lui disait, pour plaisanter :

— Tes parents t'ont sûrement trouvé dans un plantage de choux rouges, un jour de pluie. Ça a déteint sur tes cheveux.

Ou bien encore :

— Si tu vas à la montagne, tu ne pourras pas coucher dans un chalet, sur le foin. Tu y mettrais le feu !

En outre, elle le trouvait rudement « pottu ». La journée finie et la famille réunie, Hansjoggi se contentait de regarder la jeune fille, sans ouvrir la bouche, en dépit des recommandations de la patronne qui lui disait :

— Allons, jeune homme ! Essayez au moins de dire deux-trois mots en français, même si cela sort de travers. On est là pour vous corriger. Mais ne restez pas muet comme un « boyat » toute une soirée. C'est énervant, à la fin.

Hansjoggi, lui, se contentait de rire de toute sa figure et de dire :

— Voui ! voui ! che veux tèjà abbrendre pientôt.

Toutefois, après quelques mois, à force d'être secoué par son entourage, le jeune Argovien finit par sortir quelques bouts de phrases en français. Par le contact journalier avec les cuisinières et les ménagères auxquelles il portait le lait, matin et soir, il avait appris les quelques termes indispensables dans le métier, encore qu'il les estropiait lamentablement :

— Une temi litre, voui, Matemaselle ! Bas de peurre, chourdhui, et un lifre de la fromache bour temain, voui, Matame !

Les jeunes Confédérés d'outre-Sarine sont en général sentimentaux. Déjà à l'école, ils cachent au fond de leur cœur l'image d'une Vreneli, d'une Bäbeli, si ce n'est d'une Troudely. Or, depuis le jour de son arrivée, le cœur de Hansjoggi avait donné asile à l'image séduisante de Rosine, sans que celle-ci s'en doutât. Il ne manquait plus que l'occasion propice pour que cette braise d'amour se transformât en brasier ardent. L'occasion se présenta.

Ce fut par un après-midi d'un dimanche idéalement beau que notre Don Juan argovien demanda à sa patronne :

— Matame ! Est-ce que Matemaselle Rosine il beut fenir bromener avec moi, à l'Ouchy ?

Un peu surprise, mais voyant d'un bon œil que ce jeune homme se soit enfin un peu dégourdi, répondit en souriant :

— Je ne sais si ma fille voudra sortir avec vous. Elle est un peu difficile. Mais, après tout, pourquoi pas ? Je vais tâcher de la décider. En attendant, faites-vous beau comme un astre !

Il y eut bien un peu d'hésitation chez la jeune fille qui ne put s'empêcher de rire quand même, en présence de la demande de ce pauvre « Rodzet ».

— Ça ne va pas être une partie de gaîté folle, dit-elle. Mais si je refuse, cela lui fera de la peine. Au fond, c'est un bon garçon.

Dix minutes après, Hansjoggi, endimanché, exposant fièrement une cravate rouge à faire dérailler un tram, tant elle attirait l'œil, descendit

l'avenue d'Ouchy, en compagnie de Rosine qui s'était faite toute jolie. En cours de route, il essaya de lui tenir la main, selon l'habitude des jeunes amoureux de son canton, mais l'élue de son cœur n'en voulut rien savoir, bien entendu. Elle avait déjà le sens du ridicule. Arrivés sur le beau quai si apprécié des Lausannois, face aux montagnes encore couvertes de neige, le jeune couple prit place sur un banc. Il était exactement trois heures.

— Hein, Hansjoggi ! C'est beau, notre pays !

— Voui ! fut la réponse laconique.

En présence de ce mutisme, Rosine se dit : « On va le laisser venir. Il finira peut-être par se dégeler. »

3 h. ¼. — C'est ça, le lac ?

— Bien sûr. Que veux-tu que ce soit ?

3 h. ½. — Hansjoggi sort son couteau de poche, ainsi qu'un gros morceau de fromage enveloppé d'un papier.

— Je crois c'est l'heure de faire les guatre heures, dit-il, la bouche pleine.

Rosine, révoltée de voir son compagnon dévorer ainsi son fromage, lui fait :

— Tu aurais au moins pu prendre un bout de pain, il me semble.

— Oh ! ça fait rien. Ça tescend guand même, fut la réponse.

Puis, nouveau silence et mastication soutenue.

3 h. ¾. — Matemaselle ! Vous aimez la fromache ?

Rosine, estomaquée en entendant cette question saugrenue, répondit :

— Mon père en vend, mais moi, je ne l'aime pas. Du reste, on ne dit pas : la fromache, mais : le fromage.

Là-dessus, profonde méditation dans le cerveau de Hansjoggi.

4 h. — Matemaselle Rosine. Si vous voulez être mon « Schatzeli » bour touchours, je crois je n'aimerais plus la... le fromage, bour vous faire blaisir.

Cette fois, c'en était trop pour la jeune Vaudoise. Elle se leva, rouge d'indignation et lui répliqua :

— Je ne veux pas de toi, ni avec, ni sans fromage, Hansjoggi. Tu es décidément trop bête !

Puis, elle s'en fut d'un pas accéléré, regrettant son après-midi ainsi gâché par cet amoureux par trop prosaïque.

Ce dernier, vaguement déçu, rentra à son tour et, le soir venu, dans sa chambrette, écrivit à son cousin d'Argovie :

« Les filles du Welschland, elles sont pas très chentilles A cause j'ai fait les guatre heures le dimanche gomme les autres chours, mon bremier Schatzeli m'a fait les yeux gros comme ça et m'a laissé tout seul sur un banc à l'Ouchy. Je crois j'apprendrai le français pas si vite que toi.

Salut, **Hansjoggi.**

Et voilà comment, pour une question de fromage, un croisement de race qui aurait pu avoir des suites très heureuses, ne s'est pas réalisé.

Frédy.

MEMOIRES DU PETIT LOUIS. 6

Les hommes, en Allemagne, ne sont jamais jaloux de leurs femmes, cela est trop prosaïque pour eux; pourvu qu'ils aient une pipe, de la choucroute et du schnaps, de la bière ou leur dampnondaln, ils sont heureux et satisfaits. La femme, pour eux, n'est que la mère chérie de leurs enfants ; ils sont si religieux et si humains que, lorsque les chemises de nos soldats étaient mouillées, ils ôtaient la leur pour la donner. Bon peuple ! qui rend le bien pour le mal.

Le 20 novembre 1805, nous fûmes détachés de la grande armée, sous le maréchal Ney, pour aller occuper le Tyrol, très joli pays. Notre corps, le 69e, s'acquitta au mieux de sa tâche, grâce au talent et au grand sens du maréchal. C'était la division Loison qui ouvrit la marche, commencée par Leutzerg. Les forts de Scharnitz et de Neustack, qui commandaient la route que nous suivions, ne nous arrêtèrent pas longtemps ; le général savait qu'il y avait un chemin dans la montagne, et qu'en le prenant on dépassait les positions défendues d'une distance de cent pas ; en conséquence il força le maire de l'endroit à lui donner un guide, en le menaçant de le faire fusiller à minuit s'il ne lui en indiquait pas un ; il était alors 11 heures et demie ; à l'heure dite, nous avions au moins six conducteurs qui nous menèrent par la route cachée, et nous nous emparâmes presque sans combat de la clef de notre route ; il n'y eut de tués à cette occasion qu'un officier qui fut frappé par un boulet, et une huitaine de soldats. Un sergent-major seul fit mettre bas les armes à une compagnie entière en faisant le ventriloque, et la fit prisonnière à son poste.

Le maréchal Ney connaissait fort bien le Tyrol et ses habitants, leur caractère franc ; il avait déjà fait la guerre dans ce pays, ce qui lui servit en cette occasion. Notre avant-garde, forte de 4000 hommes, ayant été lancée un peu en avant, entre Boltzen et Inspruck, près de la rivière de l'Inn, courait le risque d'être coupée ; elle s'arrêta donc pour nous attendre. La position était inquiétante et dangereuse ; une masse de paysans armés de leurs carabines dont ils tirent fort bien, occupaient les hauteurs de tous côtés, et pouvaient de là, sans que nous puissions nous défendre, nous tirer au gîte comme lièvre, chaque Tyrolien ayant un Français au but de sa carabine. Leur position était admirable, et ils avaient su la choisir avec un tact remarquable; en plaine, ils n'auraient pu tenir contre nous, mais placés comme nous l'étions, ne pouvant les aborder que par un défilé qui ne permettait pas à plus de 4 à 5000 hommes de déployer, nous aurions été battus à plate couture. C'est alors que le maréchal, qui parlait parfaitement l'allemand, puisque son père était de Sarrelouis, tonnelier de son état, nous sortit par son énergie et sa présence d'esprit, du danger que nous courions, nous, 30.000 Français, d'être détruits, quoique nos adversaires, les Tyroliens, ne fussent qu'au nombre de 10.000. Il entra en pourparlers avec eux, et pour cela s'avança seul à cheval jusque sur un petit pont établi sur l'Inn, et là mettant le chapeau à la main, leur parla en ces termes : « Que me voulez-vous, braves gens, et pourquoi êtes-vous armés sans ma permission ? » Le maire principal de cette partie du pays fit quelques pas en avant et répondit : « Nous voulons que tu t'en ailles à l'instant même avec tes soldats, ou vois-tu ?... voilà deux mouchoirs ; l'un blanc, signifie pour nous la paix, l'autre noir, c'est le signe de la guerre à mort. » A ces paroles, et aussi en s'entendant tutoyer, le maréchal pâlit de colère, quoiqu'il sut qu'on en use de même avec l'Empereur d'Autriche, la maison de Habsbourg ayant accordé aux habitants du Tyrol ce privilège, lorsqu'ils devinrent sujets de l'empire.

J'étais placé de manière à ne rien perdre de cette conversation, si elle avait eu lieu en français, mais nous avions dans la musique notre fourrier, nommé Florince, de Landau, qui nous la traduisait. Le maréchal donc, enfonçant son chapeau sur sa tête, reprit la parole et dit: «Braves Tyroliens, je vous connais, vous êtes des gens d'honneur, de bons soldats, vous en avez donné les preuves en maintes occasions. Oui, braves gens, je vous rends justice, mais vous avez à faire à une armée de héros, et si vous parveniez à détruire la poignée de braves que vous avez devant vous, Napoléon peut vous en envoyer tous les mois autant. Ceux qui sont présents ne sont pas si maladroits que vous pouvez vous l'imaginer ; ils ont un grand avantage sur votre adresse à la carabine dont vous vous servez à la perfection, car ils se battent de nuit comme en plein jour, et si le cas s'en présentait, ce que je suis loin de désirer, dans votre intérêt, vous auriez la preuve trop fidèle des paroles que j'avance dans ce moment. » La colère qui animait le maréchal, sa voix forte et son air assuré, intimidèrent le maire, son interlocuteur, qui pâlissait en l'écoutant ; reprenant alors la parole, il lui dit : « Croyez-moi, soyez prudent, vos familles, vos femmes, vos enfants sont à votre merci; ne faites pas la désolation de tout un peuple de braves gens pour une vaine bravade, rentrez dans vos habitations, nous respecterons vos biens, votre religion, vos lois, et une sévère discipline sera observée pour faire respecter et préserver votre pays. » A ces mots le maire tira son mouchoir blanc, et aussitôt une fourmilière de paysans s'offrit à la vue, puis disparurent s'en retournant tranquillement dans leurs villages. L'histoire, ni aucun bulletin, n'a parlé de cet épisode de la campagne de 1805 ; sans doute s'il se fût agi de traiter avec un général ennemi, il en aurait été fait mention ; c'est pourquoi cela ne figurant nulle part, à ma connaissance, j'ai voulu relater dans ces *Mémoires* cette quasi victoire du maréchal Ney, bien préférable, je trouve à certains titres, à tant d'autres victoires qui en ont fait un des plus illustres lieutenants de Napoléon.

Le soir du jour où se passa l'épisode que je viens de raconter, arrivés à Mittenwald, (village où il ne se fait que des violons comme à Dutlingen ; loin de là il ne se fait que des souliers), nous fûmes attaqués par ces pauvres Tyroliens, quoiqu'ils eussent dû être prévenus que les Français se battaient de nuit comme de jour ; ils laissèrent sur place environ 1500 des leurs, ces *valeureux carabiniers,* malheureux fanatiques qui se croyaient invincibles, et il ne fallut pour leur infliger ce revers qu'un détachement de 600 hommes de mon régiment le 69e, et encore en épargnèrent-ils bon nombre par pitié. Il faisait nuit, et pour se battre de nuit il ne suffit pas de n'être que brave et adroit, il faut de plus être déterminé et avoir l'habitude de se battre. Et je dois dire ici que si derrière la cible, dans les tirs, il y avait un chasseur de Vincennes, par exemple, les tireurs ne feraient peut-être jamais un coup de broche, ce qui revient à dire que l'adresse ne peut suffir à la guerre.

(A suivre). *J.-L. Sabon.*

Naïveté. — Pierre vient d'acheter une vache de Jean, et comme il n'a pas de fonds pour la payer comptant, il signe un billet à ordre de trois mois.

— Alors, qui est-ce qui gardera ce papier ? demande le vendeur, aussi benet que novice dans ce genre de transactions.

— Parbleu, c'est moi, répond l'acheteur peu consciencieux ; autrement, comment voulez-vous que je sache quand il me faudra payer.

THEATRE DU JORAT.

Derniers préparatifs. — Quelques jours seulement nous séparent encore de la première représentation de **La Terre et l'Eau.** Le beau temps et la hausse de la température ont contribué à l'entrain des exécutants qui achèvent de mettre au point le spectacle du jubilé et s'apprêtent à recevoir le Conseil fédéral « in corpore », les autorités et le monde des lettres et des arts.

La beauté des décors, le charme et la gaîté de la musique de Doret, le pittoresque coloré de la mise en scène composent, à l'œuvre de René Morax, un cadre digne du Théâtre du Jorat.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron

Vient de paraître !
Urbain Olivier
Ferdine ou la Pension Collet
Nouvelle Edition
Charles BONNARD, Editeur, Lausanne
Broché Fr. 3.50, Relié Fr. 5.—
Déjà paru : *Le Manoir du Vieux Clos.*
En vente chez l'Editeur et dans toutes les Librairies.